

Voyage au bout du Triangle d'or

Côté cour : on brûle l'héroïne à Bangkok, les réguliers thaïlandais assiègent Khun Sa, le grand Satan du pavot. Côté jardin : les six cents tonnes d'opium de la récolte 1983 commencent à filtrer à New York, Paris, Amsterdam... Jean-Paul Mari a remonté les sources de la filière : elles ne tariront pas demain



Destruction d'une saisie

Ah ! si tous les junkies du monde pouvaient se donner la main...

■ Hommes-grenouilles sans palmes, ils poussent d'immenses râtaux au cœur du brasier. Dans leurs scaphandres protecteurs, les pompiers pyromanes de Bangkok peuvent attiser les flammes en toute impunité. A distance réglementaire, derrière le double cordon de barbelés et de soldats, le public reste muet devant l'autodafé sacrilège. La masse semblait pourtant engluée autour de l'amoncellement de sacs de jute, de paniers en bambou et d'attaché-cases à chiffres ; épaisse couche nappée de bûches et d'essence.

Mais, dès la première flamme, la foule, par petits paquets, a surfi les barrières, envahi le court de tennis tout proche et les doigts se sont crispés sur le grillage. Ah ! si tous les junkies du monde pouvaient se donner la main, ils se passeraient des seaux d'eau pour éteindre l'incendie. Le combustible ? Deux cent dix kilos d'héroïne pure, deux tonnes six de morphine et vingt mille doses d'amphétamines. Cinq pour cent du trafic du Triangle d'or... De quoi illuminer des millions de cerveaux comme un supermarché la veille de Noël. Un second bûcher, pourtant modeste, attire la majorité des journalistes. Cinquante kilos de marijuana que les photographes, narines dilatées, flashent en plein jour.

Derrière son bouquet d'orchidées, le vice-Premier ministre thaïlandais en a l'œil plissé de satisfaction. Dans la fournaise, les pétards de verre des flacons d'amphétamines sont autant d'ampoules Coup d'Éclat pour les relations publiques du royaume de Siam. A la face du monde, la saisie annuelle de l'O.N.C.B. (service antidrogue thaïlandais) — l'équivalent de trente tonnes d'opium — est brûlée comme un vulgaire dépôt d'ordures. Au sommet du monticule, une

caisse éclatée laisse échapper de gros « savons de Marseille » : des blocs compacts de morphine-base que la flamme fait virer au brun. Origine de la came : la région de Doi Lang, dernière place forte de Khun Sa. « L'année prochaine, sa tête sera sur le bûcher », fantasme un officiel.

Khun Sa, de son vrai nom Chiang Chi Fu, alias Ki Yuan pour les Chinois, alias Kuan Yo pour les Birmans... Cinquante et un ans, né en Chine, père chinois, mère shan (1). Émigre très tôt en Birmanie, où son père sera exécuté pour crime de guerre. Prend le nom de son beau-père, un prince birman : Khun Sa. 1950 : il rejoint un groupe d'insurgés shans dont il devient rapidement le chef. 1960 : féroce anti-communiste, Khun Sa est chargé d'une mission par Rangoon : écraser le P.C. birman et noyauter les dissidents shans. Mais il va bientôt exercer une activité beaucoup plus lucrative.

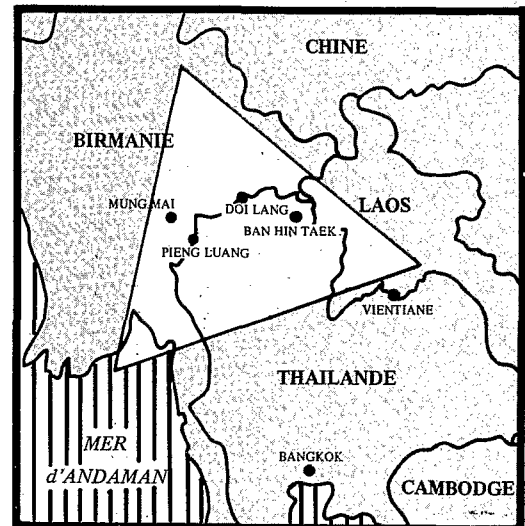
1967 : il affrète la plus grande caravane de l'histoire, trois tonnes d'opium et mille cinq cents hommes d'escorte, tombe dans une embuscade, doit fuir sans la marchandise et perd la « guerre de l'opium ». 1969 : las de ne plus le contrôler politiquement, les Birmans l'arrêtent.

La zone tabou

Deux médecins russes sont aussitôt kidnappés ; Khun Sa sera relâché en échange des deux Soviétiques. 1973-1977 : avec deux mille hommes, il fonde la Shan United Army (S.U.A.) et contrôle, dit-on, 70 % du trafic du Triangle d'or. Il s'installe en Thaïlande à Ban Hin Taek, à huit kilomètres de la frontière, sous l'œil bienveillant du Premier ministre d'alors.

Khun Sa possède une maison en plein Bang-

(1) Ethnie.



Le Triangle d'or

Un million de dollars le kilo à New York

kok, une mine, une joaillerie à Chiangmai, plusieurs comptes en banque à Hongkong et New York. Ses enfants fréquentent les écoles américaines et il est respecté dans les milieux politiques thaïs. 1978 : mégalo, il propose à Jimmy Carter de lui vendre tout son opium pendant cinq ans, pour douze millions de dollars par an. Refus. Khun Sa se lancera alors dans la chasse aux « agents » américains et fera découper vivants ceux qu'il capture.

1980 : Khun Sa est devenu vraiment trop voyant, sa réputation grandit, les Américains s'énervent. Le nouveau Premier ministre thaï met sa tête à prix : cent cinquante mille francs.



Le major Suwat en patrouille
La nuit, les sentinelles sont nerveuses



Khun Sa
Désormais, les marchands l'évitent

Et Washington finance plusieurs campagnes pour tenter de l'éliminer. 21 janvier 1982 : l'assaut final. A deux heures du matin, huit cents hommes de la police thaïlandaise des frontières attaquent son repaire de Ban Hin Taek, soutenus par dix hélicoptères, neuf blindés et des bombardiers. Vingt heures de combats, maison par maison, quatre-vingts morts. Khun Sa réussit à fuir vers la Birmanie.

Après une semaine d'inutiles contorsions administratives, en quête d'autorisations pour aller à Doi Lang, ville interdite à cheval sur la frontière birmane, j'ai plaqué Bangkok pour le dernier village à la limite de la zone tabou...



Le général Sao Hso Lane
Les communistes plutôt que l'opium

C'est là, quelques jours plus tard, que j'ai surpris au petit jour, faisant sa toilette, un homme à demi nu, enroulé dans sa serviette-éponge. Il claque des dents dans sa maison courant d'air. Une demi-heure plus tard, sanglé dans son battle-dress, béret noir sur la tête, colt et talkie-walkie à la ceinture, il réapparaît. Droit comme un « i », jambes légèrement écartées et cigarette aux lèvres, le major Suwat, chef de la Border Patrol Police (police thaïlandaise des frontières), a retrouvé une allure digne du combat qu'il dirige personnellement contre Khun Sa.

Devant ma demande d'autorisation pour Doi Lang, il fait la grimace. Mais, pour l'avoir surpris tout à l'heure en petite tenue, j'ai pris un avantage psychologique. J'aurai donc un laissez-passer ; en prime, Jeep et escorte pour une heure de piste coupe-gorge en sa compagnie. Au bout, enterré dans la montagne, sur la frontière birmane, Doi Lang. La nuit, les sentinelles, nerveuses, font claquer régulièrement la culasse de leur mitrailleuse lourde.

Au fond de la cuvette, deux cents baraques peuplées de paysans obstinés. En face, sur la ligne de crête, le gros de l'ennemi, sept cents hommes armés de M 16, de lance-roquettes et de mortiers. Guerre de positions : les premières

sentinelles kaki de Khun Sa sont à trois cents mètres. A l'œil nu, on peut les voir prendre le soleil. « En Birmanie », soupire le major Suwat.

« Doi Lang, autrefois, c'était le paradis », souffle, rêveur, le bras droit de l'ancien seigneur local, Ja Euh. La ville s'enorgueillissait alors de cinq raffineries d'héroïne. Pour tripoter leurs casseroles dans le calme, les propriétaires (chinois, thaïs, sino-thaïs) louaient la protection de Ja Euh. Chaque habitant avait le sens commerçant, la fibre guerrière et l'esprit ludique. On trouvait là-bas un casino, un vrai, sous tente, avec black jack, roulette et chemin de fer. Ambiance chaleureuse assurée par les soldats des armées locales venus claquer leur fric. Imbibés d'alcool de riz, shootés jusqu'aux cheveux, les yeux rouges et la main sur le colt. L'antidrogue américaine a envoyé successivement sept de ses agents à Doi Lang, personne ne les a jamais revus : « Un paradis. »

Quatre jours de folie

Mais aujourd'hui, Ja Euh, éliminé par Khun Sa, en est réduit à taxer les caravanes d'ail, plus au sud sur la frontière. Et Khun Sa, à son tour, est assiégé par les Thaïlandais du major Suwat. Depuis son arrivée à Doi Lang, le major à l'air contrarié. Visiblement, il n'apprécie pas les renforts envoyés par Bangkok. Drôles de soldats. Look de mauvais loubards, sales, barbus, l'œil méchant ; aucun d'eux ne le salue, sur le passage de notre Jeep dans le village. Tennis, bérets, vêtements noirs et kalachnikov, le déguisement de ces mercenaires antiguérilla est destiné à les confondre avec les communistes du Sud qu'ils combattent. Détachés à Doi Lang, ils délaissent les positions officielles de la police des frontières pour le village où ils se fournissent en riz et en femmes, s'infiltrant dans le no man's land, minent les champs de thé et tendent des embuscades aux patrouilles de Khun Sa. Efficaces comme un ramassis de criminels, sorte de légionnaires bas de gamme.

En octobre dernier, six cents d'entre eux investissent Ban Sam Sao, un village montagnard sur la frontière qui a le tort d'être sous l'influence de Khun Sa. Les rangers mitraillent les maisons, tabassent les hommes, brûlent les fermes et tuent le bétail... Quatre jours de folie. « Ils ont massacré deux hommes », témoigne un Occidental de la région. Plus grave : « Cinq femmes ont été violées dont une par sept rangers. Les villageois, traumatisés, en parlent encore... » Dans leur recherche aveugle de Khun Sa, les rangers feront même une incursion, inutile, de six kilomètres en Birmanie. « Après le pillage, je les ai vus redescendre avec des buffles empalés sur des bambous, des pièces d'argent, le riz, la vaisselle et les meubles. » Le lendemain, la presse de Bangkok titrera... sur une « raffinerie » détruite. Car le gouvernement de Bangkok veut paraître propre aux yeux des Américains. D'où son acharnement contre Khun Sa. Il tente par tous les moyens de lui couper ses routes d'approvisionnement, de l'acculer à la défaite. Efficace ? Voire.

A trois cents kilomètres à l'ouest, de l'autre côté de la frontière, en Birmanie, une autre armée clandestine a installé son Q.G. dans le village de Meung Mai : la Shan State Army (S.S.A.). Trois mille soldats du mouvement de libération le plus politique de la région. Rien à voir avec la bande à Khun Sa, mais les soldats appartiennent à la même ethnie shan. Les purs et durs de la S.S.A. virent arriver régulièrement des fuyards de chez Khun Sa. J'ai voulu en rencontrer un qui venait tout juste de s'enfuir. Pour le rejoindre, contacts discrets et attente interminable, avion pour le nord, deux heures

de Jeep sur fondrières et maintenant la marche vers la frontière défendue.

En pleine nuit de Noël, notre colonne a quitté un petit village quelque part en Thaïlande. Depuis des heures, je me traîne en butant sur les racines, le corps cassé en deux par la pente, le nez sur la croupe de la mule devant moi qui tient à me marquer régulièrement son mépris par quelques flatulences. Neuf heures de marche sans mémoire, les yeux en feu et les lèvres craquelées de soleil et de sueur.

A midi, une ligne de crête plantée d'opium : « la Birmanie ». Vaste plongée dans les États shans mal contrôlés par Rangoon. Au bout de la route, ce soir, il y aura Meung Mai. Pour escorte, trois soldats de la S.S.A. cramponnés à leurs fusils chinois « pour les tigres et les mauvaises rencontres ». Sur le chemin, on croise une caravane de riz, une autre de jade, un homme avec un vélo neuf sur l'épaule et... un troupeau de vingt-cinq buffles. C'est fou le monde sur un sentier de contrebande.

Meung Mai, village spartiate : dans les cabanes de bambou tressé, le froid est terrible et l'humidité transperce les meilleurs parkas. La nuit, chaque soldat reçoit une couverture à peine plus épaisse qu'un drap. Aussi, dès l'aube, tout le monde se traîne vers le feu. Bien sûr, on taxe les caravanes d'opium mais on ne fume pas. Tarif : trois mois de prison dans une geôle de bambou, six mois pour un vol. Pour un viol ? La mort. « Je n'ai pas prononcé la sentence plus de trois ou quatre fois », rassure le général Sao Hso Lane. Immense, l'apparence d'un idiot de village, le chef de la S.S.A. est en réalité un homme de fer. Trente-quatre ans de Triangle d'or lui permettent de réciter, sans souffler, l'organigramme du moindre groupuscule armé, la date d'un accrochage ou n'importe quelle distance en jours de marche. « Khun Sa n'a rien d'un révolutionnaire, c'est un simple trafiquant adepte de la politique de la terreur, rien ne nous lie. »

« On t'exécute demain »

Le général, lui, se refuse catégoriquement au deal de l'opium. « Pour avoir les armes qui nous manquent, j'ai préféré m'allier... aux communistes depuis trois mois », avoue pour la première fois le général. « Et pourtant... » A la lueur du feu, il découvre l'objet d'une vieille capture : un pavé de cinq cents grammes d'héroïne pure. Les doigts décrochent une noix de poudre compacte et la jettent dans les flammes. La forte odeur de caramel acide saisit la gorge. « Le prix d'un fusil M 16 neuf », soupire le général, inflexible dans son refus. Derrière l'écran de fumée surgit un visage suant de peur, les traits bouffis par le manque d'opium : mon déserteur de chez Khun Sa. Il me regarde, affolé. « Je n'ai rien à dire. » Grognement du général. Trois heures après, je connais toute son histoire.

Enrôlé de force à quatorze ans par les hommes de Khun Sa, il a passé sept ans là-bas. Bonne paie, l'opium à gogo : tous les soldats sont camés à mort et certains fument de l'héroïne blanche. Discipline de fer, les hommes suspects de vendre leurs balles sont exécutés. Lui-même en a vu plusieurs abattus en public à coups de bambous. Un jour, à la chasse, il utilise quarante balles, dix de plus que le quota autorisé. La nuit, ses amis le préviennent : « On t'exécute demain. » Au matin, il fuit avec son arme. Personne ne le reprendra.

Et pour cause : Khun Sa est en difficulté. Le piège de Doi Lang fonctionne. Déjà, les désertions se multiplient. Ses deux mille hommes manquent de riz. « On reste parfois deux jours

sans manger. » Khun Sa a toujours des armes mais désormais les marchands d'opium l'évitent. « Ils ne le prendront jamais vivant, assure le général, mais il perdra le marché avant un an. » Sourire. « Cela ne changera strictement rien au trafic de la drogue. »

La dernière récolte a dépassé les six cents tonnes d'opium, presque tout en Birmanie. La moitié de la production est contrôlée par le parti communiste birman. Dans les collines, une famille produit en moyenne huit kilos d'opium par an pour un revenu de quatre cent cinquante dollars. Après transformation, le kilo d'héroïne est livré à Chiangmai pour quatre mille cinq cents dollars, neuf mille à Bangkok, cent cinquante mille aux grands acheteurs. Dilué de talc ou de lactose, il sera vendu au détail dans les rues de New York pour... un million de dollars.

Reprendre le marché perdu

Toute la récolte n'est pas exportée, la moitié des six cents tonnes est fumée ou mangée sur place. Le reste est transporté par caravanes vers la frontière thaïlandaise. Là, pour réduire le poids, on raffine souvent sur place. Une raffinerie ? Deux cabanes, une pour le stockage et les hommes, l'autre pour l'atelier : quelques casseroles et les produits chimiques. Pour dix kilos d'opium, on obtient un kilo de morphine-base transformée en un kilo d'héroïne. Après ? La came s'évanouit au fil des chemins de montagne. Vers la Thaïlande, d'abord, par une dizaine de postes clés. Au passage, elle alimente les trois cent cinquante à six cent mille toxicomanes thaïlandais, avant de filer vers le sud, d'emprunter les bateaux de pêche ou les yachts de Pattaya sous le nez des touristes. Autres filières le long de la frontière birmane, vers les côtes du sud, ou, s'il le faut, vers le Bangladesh et l'Inde. Directions finales, Hongkong, l'Europe, les États-Unis. La poudre circule par tous les moyens : mules, camionnettes, poids lourds, avions, chalutiers...

« Ce qui est clair, affirme un vieil observateur, c'est que les Américains ont singulièrement mal apprécié le rôle de Khun Sa. Le maître de l'opium, lui ? Non, plutôt le maître intermédiaire qui a attaqué Doi Lang pour pouvoir rester sur place, prélever sa part sur les caravanes et gérer quelques raffineries. En fait, avec ses deux mille hommes armés jusqu'aux dents, il n'a jamais contrôlé plus de 20 % du marché mais il est la cible idéale et spectaculaire pour ceux qui cherchent une explication facile et rapide au problème très complexe du Triangle et de sa mosaïque de mouvements "révolutionnaires". Est-ce que les flics antidroge pensent sérieusement que Khun Sa contrôle un marché de l'héroïne qui met en jeu des millions et des millions de dollars, qu'il ramasse tout l'opium, paie les chimistes, gère les raffineries, dispose de contacts à Hongkong, Amsterdam, Paris, New York ? Doi Lang est assiégé, eh bien, les marchands du coin choisissent d'autres routes plus sûres pour le plus grand plaisir des autres dealers qui reprennent le marché perdu. »

Très à l'ouest de Doi Lang, en Thaïlande, sur la frontière, existe un village en pleine jungle. Le nom sonne comme un jingle gagnant : Pieng Luang. Une petite bourgade de montagne dans la zone d'influence du général Lee, K.M.T. (2) officiellement reconverti au simple trafic de jade. A Pieng Luang, depuis deux ans, les magnétoscopes et les voitures de luxe éclorent comme du poppy en fleur sous l'œil de policiers tranquilles. Il y a bien longtemps qu'on n'a pas tiré un coup de feu à Pieng Luang.

JEAN-PAUL MARI

(2) Kuomintang (force nationaliste chinoise).

INFORMATIQUE: LISA PETITE SOURIS

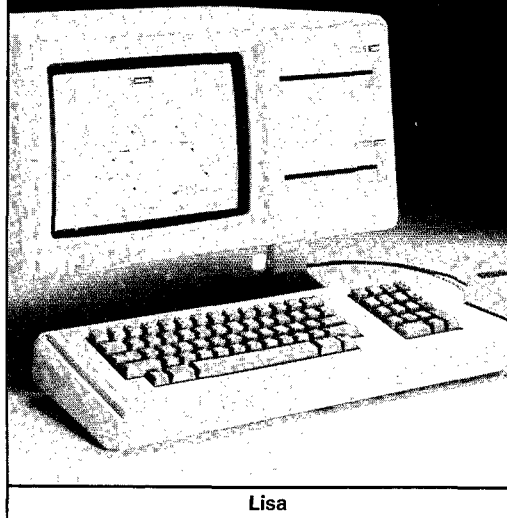
Finis les papiers, les dossiers, les carnets : tout sur l'écran. Même la corbeille à papier : sur l'écran elle aussi. Vive le bureau immatériel ! Vous pourrez encore fumer et mettre vos mégots dans un vrai cendrier, mais c'est tout. Pour le reste, tout est dans l'ordinateur, grâce à Lisa, la dernière trouvaille de la société Apple — dont le chiffre d'affaires, en augmentation de 75 % par an depuis cinq ans, en période de crise, en dit long sur la capacité d'innovation.

Vive Lisa donc, et surtout vive la « souris », petit parallépipède à roulettes qu'il suffit de déplacer sur sa table pour déplacer dans le même sens un curseur sur l'écran. Ce curseur est au choix un crayon, une punaise, un index, ou la pince qui va délicatement extraire une fiche dans une chemise de bristol. Une fausse chemise et une fausse fiche puisque, on l'a dit, tout est immatériel, tout se résume à la papéraserie fantôme qui figure sur l'écran.

N'empêche, les apparences sont sauvegardées : les fiches ont l'air de fiches et les dossiers ressemblent à des dossiers. Tel est en effet le parti pris du constructeur : surtout ne pas dépayser le bureau-crate, qui doit reconnaître sur sa lucarne ses objets familiers. L'informatique s'efforce de passer inaperçue. Car c'est bien d'informatique qu'il s'agit : Lisa est un véritable ordinateur. Il fait du traitement de texte, des graphiques, de la comptabilité, de la gestion et tout et tout, comme un grand. Seulement voilà : n'importe qui peut s'en servir utilement après vingt minutes d'apprentissage. Oui, vous avez bien lu : vingt minutes ! Même si jamais auparavant on n'a croisé le moindre ordinateur, jamais de sa vie utilisé un simple clavier de machine à écrire. Il suffit de savoir faire rouler sur sa table, dans la paume de sa main, la petite « souris ». Pour transférer des mots, des chiffres ou des images d'une fiche à une autre, confectionner un rapport, jeter à la poubelle des papiers devenus inutiles.

Merveilleuse illusion : rien dans les mains, rien dans les poches, rien dans les tiroirs. Toute cette papérasse fastidieuse, contenue en mémoire, défile sur l'écran. Naturellement, on peut toujours matérialiser sur un vrai papier les documents souhaités : il suffit de les demander à l'imprimante (facturée en supplément). Pour le reste, il n'en coûtera que soixante-dix mille francs. Trop cher ? Certes. Mais enfin, pour une fois que l'informatique se met à la portée de toutes les intelligences, on ne va pas en plus lui demander de se mettre à la portée de toutes les bourses.

F. G.



Lisa